



Cette fois, le passage est brutal, sans transition. Certes, la nouvelle année a commencé depuis presque un mois. Cependant, occupés à passer de fête en fête, d'élévation en élévation, nous nous étions éloignés du quotidien sans même nous en rendre vraiment compte. Seul le spirituel occupait notre pensée. C'est ainsi que nous avons vécu la grandeur de Roch Hachana puis la solennité de Yom Kippour, la confiance absolue de Souccot puis la joie sans limites de Sim'hat Torah. Revenir au monde, reprendre conscience de la pesanteur du matériel et de ses contraintes présente toujours, à ce moment, une difficulté particulière. Certes, quelques jours ont ménagé une sorte de transition et, déjà, a retenti le récit de la création. Puis la semaine a commencé, dans notre environnement sans doute trop habituel. Dans le cycle annuel de lecture de la Torah, c'est le déluge qui nous est raconté. Et c'est bien un certain type de déluge qu'il nous faut affronter, celui de la quotidienneté qui revendique toute le champ de notre réflexion et de nos sentiments. Pleins de la puissance des fêtes, encore inentamée, nous sommes capables de relever ce nouveau défi. Reste à savoir comment.

L'histoire de Noé est, à cet égard, très instructive. Devant la montée des eaux tumultueuses – ces eaux qui vont tout recouvrir, détruire les plus beaux édifices, anéantir tout ce qui avait fait jusqu'ici la fierté et l'espoir des hommes – Noé, obéissant à l'ordre de D.ieu, se réfugie dans son « arche ». C'est ce bateau de bois qui va lui servir d'abri devant la tempête et assurer ainsi un avenir à l'humanité. Devant le déluge qui nous assaille, nous avons le même moyen. Bien sûr, il ne nous est ni donné ni demandé de construire une arche matérielle. Mais, en hébreu, l'expression qui la désigne est « Téva ». Or ce terme a un homonyme qui signifie « mot ». Pour un Juif, le mot-refuge existe. Il est dans l'étude de la Torah et dans la prière. C'est la raison pour laquelle, au sortir des fêtes, nous ne craignons rien : ni l'obscurité du temps ni les grondements, lointains ou trop proches, parfois menaçants. Nous avons notre forteresse et celle-ci possède une puissance nouvelle : elle n'est pas que le dernier rempart. Elle est le lieu d'où jaillit la lumière pour faire que le monde même change. Pour faire que, en ce temps de recommencement des choses, il se transforme en espace de bonheur et de liberté pour tous.

Ce n'est pas ici l'expression d'un idéal rêvé. C'est de la concrétisation d'une attente qu'il s'agit.

L'année 5777 commence à peine et nos accomplissements spirituels peuvent se déployer. Leur aboutissement viendra – et, nous le savons, il est proche – la venue de Machia'h.